

Erckmann-Chatrian lu par Vallès. Mythologie et idéologie de la Révolution française*

Roger Bellet
Université Lyon II

Contre toute attente démocratique, républicaine ou "populaire", Vallès n'a pas été grand lecteur d'Erckmann-Chatrian. Ni après 1871, ni avant. Pas un mot de Vallès sur les *Contes fantastiques* ou sur les *Contes de la montagne* des années soixante; rien sur *L'Ami Fritz*; silence sur *l'Histoire d'un homme du peuple* des années 1864-1865. Une simple mention, à titre de "chef - d'oeuvre" il est vrai, du *Conscrit de 1813* paru en 1863 et 1864, qui évoquait pourtant l'aventure du "réfractaire", le conscrit paysan rebelle à l'appel napoléonien et se réfugiant dans les montagnes¹: l'article de Vallès, "Les Réfractaires", prélude au titre de son premier livre célèbre, s'ouvre sur le rappel de cette aventure paysanne, mais il est de 1861² et ne doit rien à Erckmann-Chatrian. Certes, Vallès n'ignore pas l'oeuvre du romancier, il lui témoigne une estime un peu générale et monotone: faisant pour *Le Progrès de Lyon* un rapide bilan de l'année littéraire 1864, il la juge assez pauvre malgré deux talents: André Léo et ... Erckmann-Chatrian:

L'autre, Erckmann-Chatrian, est déjà en possession d'une renommée qui va encore grandir; demain il sera populaire. Les romans de Madame Thérèse, du *Conscrit de 1813* sont des chefs-d'oeuvre; je les appellerais ainsi s'ils se ressemblaient moins. Ce n'est pas quelques lignes, c'est une étude tout entière qu'il faudrait faire de ce sympathique talent. On sait qu'Erckmann est un nom

* Reproduïm aquest article, publicat a *Europe*, "Erckmann-Chatrian", janvier-février 1975, núm 549-550 amb l'amable autorització de la revista. Volem al mateix temps testimoniar-li el nostre agraïment per la seva generositat intel·lectual

¹ *Le Progrès de Lyon*, 28 décembre 1864. Texte cité plus loin.

² *Le Figaro*, 14 juillet 1861

et Chatrian un autre: ils sont deux qui écrivent et c'est pour ne pas éparpiller la gloire qu'ils ont mêlé leurs noms: singulier duumvirat!³

Aucun doute: en 1864, Vallès paraît préférer le duumvirat littéraire des Goncourt à celui d'Erckmann-Chatrian; de celui-ci il salue surtout la gloire et la renommée:

Après 1864, aucun écho de l'*Histoire d'un homme du peuple* (1865). Que d'oeuvres pourtant éditées et rééditées par Hetzel, parlantes et "populaires", puisque rangées, dès avant 1870, sous les génériques "Romans nationaux" et "Contes et romans populaires"! Une exception, unique, forte et révélatrice: *Madame Thérèse*. Vallès a lu *Madame Thérèse* peu après sa parution⁴; il lui consacre la moitié d'un long article, d'un de ses premiers articles de journaliste littéraire: Vallès écrit, de Paris, dans un journal de province, *Le Progrès de Lyon*, en février 1864⁵. Cette lecture et ce commentaire constituent l'exception; elle suffit à nous apprendre la force, persistante en Vallès, d'une mythologie jacobine, à un moment où Vallès s'en croit parfaitement délivré. Le roman d'Erckmann-Chatrian a donc joué comme un puissant réactif. La rencontre vaut quelque attention.

J'ai le coeur qui bat, et il n'est venu, je crois, des larmes aux yeux. Je viens de lire Madame Thérèse...

Tel est le début de l'article. Une émotion primordiale, où se dissout le livre, où se "réduit" un épisode révolutionnaire. Lecture absorbante et absorbée; le livre disparaît dans l'acte même de lire. On connaît le "contenu": on est dans les Vosges; le narrateur, le petit Fritzel, devenu vieux, raconte un souvenir d'enfant: les volontaires de 92 (ils sont 30 000, dirigés par Hoche), faisant retraite devant les 80000 hommes de Brunswick, arrivent au village; bataille d'Anstatt et abandon du village; Madame Thérèse, vivandière de l'armée de Moselle, est laissée pour morte; elle est sauvée par le docteur Jacob, qu'elle épousera. Madame Thérèse et d'autres personnages (le Mauser, Koffel) sont les porteurs des idées démocratiques d'Erckmann-Chatrian.

³ *Le Progrès de Lyon*, 28 décembre 1864. Voir Jules Vallès, *Littérature et révolution* (Éditeurs Français Réunis, 1969, p.134) et Jules Vallès, *Oeuvres Complètes*, tome IV, 1970, p.597.

⁴ La première édition de *Madame Thérèse* (d'abord titrée *Madame Thérèse ou les volontaires de 92*) date de 1863; elle fut imprimée chez "Poupart Davyl" en 377p., publiée dans la collection Hetzel, et vendue trois francs. On compte 13 réimpressions et 17 éditions avant 1870: les 2e et 3e éditions en 1864; les 4e, 5e et 6e en 1865; les 8e, 9e, 10e, et 11e en 1866; les 12e et 13e en 1867; la 17e en 1870. Après 1870, *Madame Thérèse* atteint la 32e édition en 1882, toujours chez Hetzel.

⁵ *Le Progrès de Lyon*, 28 février 1864. On pourra lire l'article complet dans Jules Vallès, *Oeuvres*, éd. Pléiade, t.I, p.330-335.

Vallès ramène l'aventure héroïque et historique à quelques éléments stables, qui lui tiennent "à coeur", presque non historiques; abstraits, en tout cas, de l'histoire de la Révolution et de la grande aventure de "la République" bénie et (ou) maudite, menacée de l'extérieur. Vallès a-t-il entrevu Hoche, jeune général, qui passe comme Ney dans le champ de Waterloo stendhalien? A-t-il lu le rythme de la retraite et de la victoire qui est celui du livre? Étrange qu'il ne voie pas, et donc ne mentionne pas les noms superbement "romains" de quelques soldats, le fusilier Cincinnatus, le tambour Horatius Coclès (sans compter le chien politique Scipio), qu'en toute autre lecture il eût retenus et notés. Rien sur l'évocation des "taupes" (les aveugles) et des "chauves-souris" (les petites vieilles) tapies dans les cheminées, auxquelles, raconte le Mauser, les hommes jeteront enfin les écus: "leurs idoles d'argent"⁶; rien sur l'étonnant livre où sont écrits le passé, le présent et l'avenir, et qui annonce la fin des idoles d'argent⁷. On dirait que Vallès n'a pas lu, c'est-à-dire parcouru même des yeux, toute la deuxième partie du livre; on dirait qu'il a lu quelques dizaines de pages, est parti dans le livre et est parti du livre. Vallès a lu par rapport à lui-même; il a lu la grande histoire par rapport à son histoire, nullement par rapport au public réel ou possible, "populaire" en tout cas, que viseront bientôt nommément les titres et les exergues de toutes les éditions Hetzel:

Ouvrage honoré de la souscription du Ministère de l'Instruction publique, adopté pour les bibliothèques scolaires et populaires, et choisi par la ville de Paris pour les distributions de prix⁸.

S'il est clair que Vallès a quelque méfiance "idéologique" (Proudhon aidant, en 1864), à l'égard de l'aventure militaire et héroïque qu'exalte le jacobinisme politique, on ne peut faire de sa lecture de *Madame Thérèse* un acte de pure lucidité politique ou littéraire⁹. Vallès est divisé, et la lecture témoigne de cette division. Il ramène *Madame Thérèse* à sa mythologie

⁶ Édition Hetzel, "Nouvelle édition" (s.d., peut-être 1882), p.163, éd. Livre Club Diderot par André Wurmser, 1973. *Romans Nationaux*, t.I, p.969-970.

⁷ *Ibid.* P.154 à 165. Livre Club Diderot. *Ibid.* P.965-970.

⁸ Cette mention semble dater exclusivement de la Troisième République.

⁹ À l'article de Vallès on comparera dans un même ordre de la sympathie, mais dans l'ordre de la Revue des deux mondes, l'article de F. De Lagenevais (pseudonyme d'Armand de Pontmartin), "Un essai de roman national" (1er juillet 1866). Pontmartin apprécie que la guerre et la gloire des armes soient vues du côté des "petits": la guerre non épique, mais redevenue humaine; une région, l'Est de la France, devenue française par la République; le "sentiment militaire" rejoignant le "sentiment populaire"; surtout, une "popularisation" de l'idéal chevaleresque: Walter Scott et Fenimore Cooper à l'échelle du petit peuple des Vosges, en 1792. Un roman de simple expression, sans analyses raffinées, et amour-passion; un réalisme sans gaspillage descriptif et sans esthétisme; une Madame Thérèse point virago, une héroïne point "héroïque", simplement touchée d'une sorte de grâce, "la grâce républicaine"... Pontmartin, en un sens, a mieux lu Madame Thérèse que Vallès; disons qu'il l'a lu autrement.

personnelle, voire à son imagerie personnelle de la Révolution française. D'abord, l'ensemble de l'article qui concerne *Madame Thérèse* "réduit" le récit historique de l'armée de la Moselle à l'aventure du bataillon de la Moselle (le fameux deuxième bataillon de la première brigade de la Moselle); l'image symbolique du célèbre bataillon (Vallès l'évoque irrésistiblement plusieurs fois) se substitue au récit; Vallès n'a pas lu, il s'est souvenu; il voit et entend plus qu'il ne lit; il entend, dans le texte d'Erckmann-Chatrion, la célèbre chanson de Charles Gille "V'la le bataillon d'la Moselle en sabots", que Darcier avait mise en musique en 1840 et qu'il chanta lui-même, en 1860, dans un "drame militaire" en 5 actes et 13 tableaux, dont le héros collectif était le bataillon de 1792¹⁰, marchant pieds nus, puis en sabots, dormant dans les huttes, sans tentes; une intrigue amoureuse finissait le drame.

Plus profondément, l'article de Vallès (tout article ferait de même, quoique autrement) découpe, dans sa lecture, des éléments du récit qui correspondent à sa mythologie personnelle; il les isole de l'histoire, les rend comme intemporels: ce sont à leur tour des tableaux. Premier élément capital, l'imagerie rustico-militaire des soldats républicains "occupant" le village: le bivouac, les faisceaux, la paille sur les habits, les baisers des filles de village; glissement vers une imagerie purement campagnarde, plus forte encore de souvenirs enfantins (le pain et le sang):

Les fours envahis, le boeuf dépecé dont les entrailles bleues coulent dans le sang et dans la boue¹¹;

L'eau glacée de la fontaine. Second élément choisi par Vallès, la bataille, ainsi décomposée: on forme le carré; la *Marseillaise* contre les hurlements des Croates; la retraite. Puis, deux personnages: le jeune tambour "de quinze ans" (ou douze?), qui pleure, et la cantinière, sa soeur, qu'on croit morte. La cantinière, un personnage familier et indispensable, selon Vallès, aux guerres épiques¹²; point de rencontre de deux mythologies intimes:

¹⁰ Le drame, *Le Bataillon de la Moselle*, d'Édouard Martin et Albert Monnier fut présenté au théâtre du Cirque le 28 juin 1860. Th. Gautier, dans *Le Moniteur*, vanta l'oeuvre que le Second Empire récupérerait politiquement (le bataillon allait du Tyrol à l'Italie, où l'attendait...Bonaparte).Mais on y retrouvait, entre autres rondes militaires, la ronde de Charles Gille dont le deuxième couplet ne fut jamais oublié, pensons-nous, par Vallès:

Pour arm's des fusils d'la veille encore chauds,
Là d'ssus l'gai soleil ruisselle!

¹¹ La phrase d'Erckmann-Chatrion est: "Les entrailles bleues coulaient sur la boue avec le sang"(éd.Hetzel, citée p. 25).

¹² Vallès appelle ainsi "la cantinière des guerres épiques" une vivandière de Ney, la "Mère Hasard" (quatre-vingt-quatre ans en 1866!) dans un article de *L'Événement*, du 15 février 1866 (titre "La Mère Hasard"). Vallès note encore: "Je me rappelais les cantinières mélancoliques et

mythologie militaire et révolutionnaire (au sens de 1792-1793), et mythologie féminine: invinciblement, du reste, la plume de Vallès journaliste évoquant Madame Thérèse malade vole, non vers ses lecteurs, mais vers une lectrice imaginaire, elle-même représentative d'une mythologie vallésienne du visage féminin, en 1864 du moins¹³. La figure de la cantinière demi-morte, de la cantinière blessée, de la cantinière convalescente. L'oncle Jacob (le hasard est heureux, qui précisément fournit un oncle, figure toujours bonne et pacifique chez Vallès: ce que devrait être un père) est présent. Le récit d'Erckmann-Chatrion, désormais, est réduit à une imagerie presque familiale et intimiste, hugolienne à coup sûr: une femme malade; l'enfant, l'oncle et le docteur penchés sur elle; un chien pensif; au dehors, le vent. N'oublions point non plus (Vallès ne pouvait l'oublier, tandis que le récit "historique" d'Erckmann-Chatrion le fait oublier) que l'ensemble est inclus dans un récit d'enfance (que fait Fritzel). L'enfance, sous toutes ses formes, est au coeur de cet article: Vallès s'identifie à tous les enfants du récit. Rien d'étonnant que l'enfance de Vallès, elle-même, surgisse avec des souvenirs précis (ou avec un souvenir répété), très localisés dans le temps et dans l'espace (Saint-Étienne; entre 1840 et 1845), à partir du récit de Fritzel:

Il m'a rappelé les jours historiques de mon enfance, quand, moi aussi, je fumais, à en mourir, des feuilles de laurier sèches, volées à l'arbre du voisin; quand je voyais passer, tout honteux de ma blouse courte, le coeur bondissant dans ma poitrine, les cavaliers du deuxième chasseurs courant à cheval par les rues de Saint-Étienne, la barbe des Kolbachs leur pleuvant sur les yeux, perdus dans leurs grands manteaux gris. J'avais ses terreurs et ses joies, sa curiosité, sa paresse¹⁴.

Quelques mois plus tard, Vallès relie nettement la mythologie enfantine du régiment de chasseurs, entrevu à Saint-Étienne, à l'idéologie jacobine de sa jeunesse:

Si je n'avais vu un régiment de chasseurs à cheval passer un matin dans une rue de Saint-Étienne, peut-être aurais-je suivi une autre voie que celle où j'ai d'abord engagé ma jeunesse! Mais la vue de ces hommes en bonnet d'ours, dont les poils longs pleuvaient sur leurs yeux, ces manteaux blancs qui couvraient depuis l'épaule du cavalier jusqu'à la queue du cheval, le sabre qui battait la botte, le cuir des gibernes, le fer des éperons, l'attitude et l'armure, tout cela éblouit mes yeux et saisit mon coeur. Je me dis que je serais soldat;

crânes de Vigny et de Stendhal" et se demande si la mère Hasard n'est point un peu "celle qui avait recueilli Fabrice dans la carriole...".

¹³ Et pas des meilleures, mais peu importe ce jugement normatif: "Cette histoire-là, madame, vous qui avez lèvres fines pour sourire et de grands yeux pour pleurer, lisez-la [...]".

¹⁴ L'image de la barbe des Kolbachs "pleuvant sur les yeux" ou non, est à elle seule, fortement attractive; on la retrouve chez Vallès, liée ou non à certaine mythologie militaire et jacobine (à vrai dire, de moins en moins liée à elle dans les années proches de 1871).

et comme ce matin-là il y avait dans les rues un tapis de verglas, que les arbres étaient coiffés de neige et les fontaines cernées de glace, je rêvais les luttes austères, les combats pénibles, et le fantôme de l'héroïsme se dressa dans l'air froid. Je me raidis dans cette impression d'hiver, et j'en ai porté pendant des années la marque¹⁵.

Ce dernier texte, de 1865, permet de mieux situer celui qui nous occupe, donc de mieux situer la lecture que Vallès fait, en 1864, de *Madame Thérèse*. Certes, presque deux ans séparent les deux textes: un intervalle dont il nous semble que Vallès profita pour refaire, ou faire, quelques lectures de Proudhon; il est certain qu'en 1865 Vallès joue certain proudhonisme, un proudhonisme de négation, contre son jacobinisme d'autrefois et ce qu'il en reste encore. Le jacobinisme impénitent de Vallès est d'autant plus difficile à arracher qu'il n'est pas consciemment idéologique: il subsiste comme mythologie, avec les couleurs mêmes d'une imagerie enfantine, puis juvénile, du soldat-paysan ou incrusté dans le village; une petite épopée populaire presque encore entièrement paysanne, d'Épinal. Cette imagerie permet à Vallès de récuser passionnément d'autres images "révolutionnaires", à vrai dire très convenues et très symptomatiques d'une mythologie "réactionnaire" de la Révolution française: la lecture de *Madame Thérèse* lui permet de "refouler" les images, présentes dans le texte de l'article, des "tricoteuses" (Vallès n'exorcisera cette image qu'après 1871, grâce aux femmes de la Commune), ou la vision "exécutoire" et "tragique" de la Révolution française (l'appareil de l'échafaud, le sinistre tambour de Santerre, etc.): images que d'ailleurs -c'est complexe, mais c'est ainsi- le proudhonisme pouvait encore renforcer ou entretenir, très idéologiquement cette fois¹⁶, avec la mythologie antirobespierriste et "modérée" qu'il charriait sans conteste. Dans notre article de 1864, Vallès réduit sa lecture de *Madame Thérèse* non à une critique idéologique quelque peu proudhonienne (antihéroïque, par exemple), mais à sa propre imagerie intérieure; on voit que Vallès repousse tout ce qui, dans le roman d'Erckmann-Chatrian (la deuxième partie surtout), approche

¹⁵ *L'Événement*, 6 décembre 1865. Article repris dans *La Rue*, chap. "La Rue de province" (voir *J. Vallès, Oeuvres*, éd. Pléiade, t.I, p.668-673). Il faut noter la suite de l'article, qui reconstruit, dans la ville, l'image du bivouac au village: "Le populaire et la momerie se portent à la rencontre du bataillon qui vient. On dévisage le tambour-major et la cantinière, on regarde le baril, la canne, le petit chapeau, le grand plumet, on regarde la bouche de l'ophicléide et le dos de la grosse caisse, le colonel et ses sapeurs, le sous-lieutenant blond, le sergent tout gris; derrière la musique on marque le pas, et le coeur bondit dans la poitrine, au cri sonore des clairons!".

¹⁶ Qu'on ne croie pas, pour autant, à une lecture, peut-être "commémorative", des *Confessions d'un révolutionnaire* dont témoignent presque exclusivement deux articles successifs de *L'Époque* (8 et 16 juin 1865), repris dans le chapitre "Proudhon" du livre *La Rue*. Il y aurait encore beaucoup à dire sur la lecture de Proudhon par Vallès: dans l'ordre de la lecture elle-même, et dans l'ordre historique (Vallès a vraiment fort peu lu Proudhon, entre les pages des journaux de Proudhon des années 48 et 50 comme *Le Peuple*, et des pages des *Confessions d'un révolutionnaire* vers 1865)

d'une discussion idéologique sur la Révolution française, tout ce qui est dialogue politique et républicain: une portion considérable du livre, qui aide à le consacrer comme livre "populaire" et "républicain". Même le cri que Madame Thérèse pousse, "Vive la République", lui apparaît moins comme un cri instinctif lancé dans un délire compréhensible, que comme une affirmation ou une défense idéologique qui risque d'être forcenée...

J'ai craint un instant[...], écrit Vallès, que nous ne tombassions dans George Sand!

Le cas de Vallès a donc un intérêt tout à la fois général et singulier. Avant 1871, s'entend. Général, parce que Vallès porte en lui une mythologie de la Révolution française qui n'est pas idéologiquement révolutionnaire: cas fréquent au XIXe siècle¹⁷, les blanquistes mis à part (mais ils posent d'autres problèmes, et ne sont pas littérateurs), chez de nombreux futurs Communards. Cas singulier, parce que la mythologie de Vallès est contradictoire et pleine de tensions: le soldat "jacobin" y est presque coupé de la politique jacobine; il appartient à un folklore personnel, aussi rustique que militaire; des lectures très littéraires, très romanesques, et souvent progirondines, comme celles de Dumas, y contrarient une vision politique et cohérente de la Révolution: en Vallès, Michelet ne tenait pas contre Dumas; Erckmann-Chatrion est un révélateur; Proudhon pourra bien venir, et s'insinuer dans cette mythologie: il paraîtra, non point donner après coup une cohérence idéologique, mais la renforcer comme mythologie intérieure; car les "idées" ont peu de prise sur les images. Vallès se lit donc en lisant Erckmann-Chatrion; sa lecture révèle parfaitement sa situation idéologique au début de 1864: situation que sa conscience méconnaît, sans aucun doute; sa lecture renforce en lui-même une imagerie certes *plutôt* républicaine, mais plus chargée des images affectives de l'enfance que d'une maturation révolutionnaire. Contradictions non totalement infécondes, malgré tout: Vallès sent, par beaucoup de fibres, que les révolutions de la seconde moitié du XIXe siècle seront ouvrières et urbaines; il ne participe pas en 1864, mentalement, idéologiquement, au combat révolutionnaire de 1793. Premier pas, peut-être, paradoxal, vers le socialisme. Une lecture donc, et une non-lecture d'Erckmann-Chatrion; un choix de *Madame Thérèse* parmi les romans d'Erckmann-Chatrion; un choix et un découpage de lecture dans ce roman même. Vallès a eu besoin du livre pour raviver de très anciennes images intérieures.

¹⁷ Voir Alice Gérard, *La Révolution française, mythes et interprétation (1789- 1970)*, Flammarion, coll. "Questions d'Histoire", 1970.

Tout, dans *Madame Thérèse*, ne favorise pas, d'ailleurs, cette levée des images et des souvenirs. Vallès est agacé par certains aspects du récit et du style d'Erckmann-Chatrian: agacement non extérieur, mais corrélatif à sa mythique lecture: "Certes, dit-il, il y aurait des reproches à faire; mais c'est la manière même de M.Erckmann-Chatrian qu'il faudrait juger". Des manies verbales, qui délavent les couleurs que Vallès aime vives: "le mot en être, il est partout, comme un drapeau."- "La couleur aussi est uniforme, plaquée, voulue. Tout est roux, favoris, tignasses, bouquets de poils ou de cheveux". Des manies gestuelles, fort bien typées, et fort "populaires" pourtant: "plus de vingt fois, les personnages, chacun à son tour, tirent leur bonnet sur leur nuque." Des stéréotypes descriptifs: beaucoup d'yeux et d'oreilles trop écarquillés, beaucoup de petits yeux, de nez et de regards trop pointus; et "Pourquoi tant de mines de rat, d'yeux ronds"? Trop de stéréotypes culinaires: trop de lard (Vallès aime, pourtant), trop de choucroute (Vallès n'aime pas). Trop d'objets fétiches (d'un fétichisme régionaliste): on n'en finit pas avec les pipes, les bonnets de coton et les sabots vosgiens, les gilets bruns et les "culottes terreuses". Le récit consomme aussi trop de neige. En cotonnant le tout, une certaine fumée rhénane, une frénésie dissertatoire ou "théorique" que Vallès ne juge et surtout ne sent pas perméable à tout provincial de France. Impatience contre une province campagnarde de l'Est¹⁸, que Vallès ne comprend pas; Vallès aime le Velay, la Normandie, le Périgord, l'Auvergne, tous les coins du cours de la Loire. Décidément, Erckmann-Chatrian lui paraît trop exclusivement provincial, provincial d'une province; rien des luttes de la ville; Vallès ne reconnaît pas, ne se reconnaît pas dans ce provincialisme radicalement coupé de sa propre enfance: "Cette encre sent la bière". Vallès aime que l'encre sente des liquides plus fondamentaux: le lait, l'eau de source, le sang.

L'Histoire court, qui va imposer bientôt à Vallès, lentement de 1865 à 1868, rapidement de 1869 à 1871, une idéologie révolutionnaire qui emportera et dépassera (sans la supprimer) une tenace mythologie. La rencontre se fera avec le mouvement propre de l'histoire; mais aussi parce que le vocabulaire du combat social, donc politique, emprunte beaucoup, en général (c'est vrai au XIXe siècle, et peut-être pour le XXe) et, plus encore, sous la plume de Vallès, au vocabulaire militaire; au vocabulaire de la Révolution française; et aux valeurs qu'il porte, depuis 1792 surtout. N'épiloguons pas: en tête, de loin, les mots *drapeau* (parfois, une variante maritime, chez Vallès: pavillon), *régiment* (parfois, péjoratif), *bataillon* (de la Moselle ou du front social); puis viennent, *la baïonnette*, *le canon*, *la*

¹⁸ On comparera encore avec l'article de Pontmartin, écrit dans la *Revue des deux mondes* et cité plus haut.

cocarde, le coup de feu, les rangs, la charge, la mêlée, le carré...etc. Aux abords de la Commune de Paris, et pendant la Commune, Vallès voit, sous ses yeux et dans la rue, une mythologie issue de la Révolution française devenir réalité, un spectacle vivant. L'événement Commune, et les mois qui le précèdent à la fin de 1870 et au début de 1871, actualisent et réchauffent de vieilles images, les harmonisent avec une idéologie "nouvelle", par-delà l'enfance, par-delà Erckmann-Chatrion et sa partielle lecture, par-delà Proudhon et sa partielle lecture; par-delà le républicanisme "jacobin" profondément "bourgeois; par-delà le refus, non moins "bourgeois", du même républicanisme. Alors, un saut est accompli; Vallès saute par-dessus son imagerie révolutionnaire, ou plutôt il la retrouve: présente et autre. "Révélation", eût dit Michelet. Dans la Ville, Paris, Vallès voit les soldats de la Garde nationale (dont les origines historiques...), les nouveaux volontaires d'un nouvel An I; il retrouve une sorte de poésie du combat populaire et jacobin, qu'il colore naturellement d'images rustiques. Lyrisme retrouvé des baïonnettes du peuple:

...et je vois les baïonnettes endormies comme des couleuvres sous les branches de chêne et dans les touffes de lauriers¹⁹.

Lyrisme de la jeunesse sous ses uniformes, points neufs mais colorés:

La jeunesse est toute en fleurs comme les blés et la vigne, les uniformes chatoient sur le dos des volontaires, avec les lueurs douces ou vives des bleuets et des coquelicots, ce n'est que pompons sanglants comme des grenades, épaulettes luisantes comme des poignées de genêts jaunes²⁰.

Pourquoi donc, le jour de l'entrée des Prussiens à Paris, ces canons captifs? L'ennemi veut-il "traîner nos canons en laisse derrière les siens démuselés²¹"? Mais toujours, dans la ville, des bivouacs populaires, et le soleil luit encore sur les fenêtres et sur les baïonnettes:

La visite faite, les bataillons repartaient au pas accéléré, tambour en tête, vers les bivouacs improvisés à l'angle des carrefours, au milieu des places, au coin d'un quartier, au coeur d'un faubourg. Il y avait, au bout de leurs fusils, des baïonnettes qui accrochaient les drapeaux noirs suspendus aux fenêtres, et y faisaient des trous par où passaient des lames de soleil²²!

¹⁹ *Le Cri du Peuple*, 25 février 1871. Jules Vallès, *Oeuvres*, éd. P.Étiéade, t.II, p.11.

²⁰ *Ibid.*, p.12.

²¹ *Le Cri du Peuple*, 28 février 1871, *Ibid.*, p.20.

²² *Le Cri du Peuple*, 4 mars 1871, *Ibid.*, p.24.

La mythologie de Vallès rejoint une idéologie de la Révolution en marche; la mythologie redevient, dans la ville, réalité présente, historique, nouvelle, éclairée par la lutte de classes²³; est en marche un nouveau bataillon, "le bataillon révolutionnaire"²⁴. Les souvenirs constitués en mythes, parfois longtemps niés, irrépressibles dans la lecture de 1864, puis de nouveau niés, refoulés et "réduits" par un proudhonisme très personnel, rebondissent, se re-présentent en 1871; mais ils sont déjà emportés par une révolution qui monte et qui sera différente, Vallès la sent différente, lui qui en désespérait au début de 1870, de toute copie de 1793: elle sera lourde et forte des forces sociales de la ville; les couleurs mêmes des souvenirs affluent, rafraîchies. Vallès voit "les choses" autrement; et c'est un autre Vallès qui voit les choses. Quel "texte" à lui seul que ce fragment célèbre d'un texte d'article du *Cri du Peuple* qui s'insérera tout entier dans un chapitre de *L'Insurgé*!

Ce soleil tiède et clair qui dore la gueule des canons, cette odeur de bouquets, le frisson des drapeaux! Le murmure de cette Révolution qui passe tranquille et belle comme une rivière bleue, ces tressaillements, ces lueurs, ces fanfares de cuivre, ces reflets de bronze, ces flambées d'espoir, ce parfum d'honneur, il y a là de quoi griser d'orgueil et de joie l'armée victorieuse des Républicains²⁵!

Il n'est pas exagéré de dire que le Vallès de 1871 lirait et, au fond, *lit* mieux Erckmann-Chatrion que le Vallès de 1864 et même des années intermédiaires. Comme Vallès, après 1871, lit enfin et ose montrer qu'il lit Victor Hugo: avec plus d'affinités préalables encore, en dépit de tout. Mais on n'est pas si loin d'Erckmann-Chatrion. Vallès n'a jamais saisi 92 et 93 qu'après la Commune de Paris. La preuve: le prodigieux article *Quatre-vingt-treize*²⁶, révélateur à tant d'égards, que Vallès écrit, durant l'exil, en 1874, sur le roman de Victor Hugo; il ne *pouvait* l'écrire qu'après la Commune. En voici les premières lignes:

²³ Pour qui en douterait (même si toutes les contradictions de Vallès ne sont évidemment pas résolues), voir dans *Le Cri du peuple* du dimanche 5 mars 1871: "Il y a un vainqueur et un vaincu, mais il reste vivant, debout et menaçant, plus fort que le triomphe et au-dessus de la défaite, l'antagonisme éternel de la fainéantise et de l'effort, de la pauvreté et de la richesse, de l'écumage et du labeur, du capital et du travail. Les haines d'exploité à exploiteur, de prolétaire à patron, de locataire à propriétaire, de fermier à seigneur, les avez-vous éteintes?". *Ibid.*, p.27.

²⁴ Mais le bataillon révolutionnaire dit: "Halte là!" (*Le Cri du Peuple*, 1er mars 1871). Cf. *Ibid.*, p.22.

²⁵ *Le Cri du Peuple*, 28 mars 1871. Cf. *Ibid.*, p.49. et *L'Insurgé*, chap.XXVI.

²⁶ On doit la précieuse découverte et la connaissance de ce texte à Gérard Delfau. On trouvera l'article complet dans G.Delfau, *Jules Vallès, L'exil à Londres, 1871- 1880*, Bordas, 1971, et dans Jules Vallès, *Oeuvres*, éd. Pléiade, t.II, p.73- 80.

La Révolution française est toujours vivante. Son esprit plane au-dessus du monde. Son canon encloué fume encore²⁷.

Hugo, montre Vallès, jette sur la Vendée un nouveau bataillon symbolique de la Révolution et du peuple; dans la forêt de “la Sausaye”, les républicains “entendent les oiseaux gazouiller au-dessus des baïonnettes”; ils ne sont pas de ceux qui réduisent la Révolution à la triste et pure” mythologie terroriste du tambour de Santerre. “Les soldats se plaisent à glisser des bouquets dans la gueule de leurs fusils”: “l’image est de 1871!” Voici des *bleus* qui, à cause d’un bout de chiffon rouge et d’une petite fille, osent s’intituler le “bataillon du bonnet rouge”. Des *bleus* qu’on ne saurait, précise Vallès, mettre à égalité avec les blancs; quelle que soit la bravoure des uns ou des autres, il reste que l’un a un autre contenu, un autre *sens* que l’autre: on est bien loin de l’éloge “égalitaire” des bleus et des blancs qu’esquissait Vallès, en 1864 encore, à propos du *Chevalier des Touches* de Barbey d’Aurevilly.

Il n’a pas comparé ces bleus et blancs d’un oeil assez ferme, sur le fond triste de leurs batailles. Ne pouvait-il pas indiquer combien ils étaient petits, quoi qu’on dise et quoi qu’il semble, ces hommes de la Vendée, à côté des soldats de la République qui portaient le niveau de l’égalité sociale à côté de leur bâton de maréchal dans leur sac!²⁸

Toutes les révolutions sont des symptômes et des signes; aucune violence ne fut gratuite; Vallès songe à la Commune autant qu’à la Révolution française en terminant son article:

... Ce livre de *Quatre-vingt-treize* est bâti sur une pensée qui domine à la fois le chemin des révolutions passées et le chemin qui s’ouvre devant les générations nouvelles. —Les hommes de ce temps, dit-il, *furent des greffiers, non des bourreaux*. Mot qui luit comme une torche dans le gris du soir! Cette pensée suivie et défendue, suffit à la grandeur du livre. L’humanité s’épargnerait des remords et des crimes si elle écoutait cette parole qui protège tous les calomniés dans l’histoire, les prisonniers sur les pontons et les morts dans les tombes!

Les révolutions doivent être étudiées ainsi; comme des mers où il faut jeter la sonde, non comme des volcans contre lesquels, partiel et violent, on jette des pelotes de boue²⁹!

²⁷ Jules Vallès, *Oeuvres*, éd. Pléiade t.II, p.73.

²⁸ *Le Progrès de Lyon*, 19 avril 1864, Cf. Jules Vallès, *Oeuvres*, éd. Pléiade, t.II, p.347

²⁹ *Ibid.*, Pléiade, t.II, p.80.

Exilé, roulant en sa tête toutes sortes de projets romanesques où peut-être se fût intégré *L'Enfant* à venir, et qu'eût couronné cet *Insurgé* (lequel peut-être, à son tour, en est le vestige), Vallès écrit à son ami Arnould:

J'ai eu l'idée de faire tenir dans un livre ému trente ans de ma vie. Des mémoires? Je ne suis pas assez célèbre et encore trop nouveau dans la vie publique. Un roman m'a paru un cadre heureux, où pourraient se jouer à l'aise mes sensations de jadis, mes réflexions d'aujourd'hui, tout moi, avec le fumet des fritures et l'odeur de la poudre, avec mes bouquets à la redingote et ma cocarde à mon chapeau, amoureux de l'herbe et de la boue... tu me connais. Puis, c'est une oeuvre de combat! C'est un devoir que j'accomplis, en l'honneur des morts qui n'ont pas eu ma santé ou ma chance pour sortir de l'existence inutile et sombre et dans l'intérêt des nouveaux qui viennent – à qui je vais conter pourquoi ils ne doivent pas insulter avec les vainqueurs la détresse des vaincus, à qui je vais dire...

... comment ils doivent s'y prendre pour ne pas devenir gibier d'hôpital, insurgés sans armes, bacheliers sans pain; tout cela sans faire claquer le drapeau rouge avant le moment suprême, en prenant des précautions de guerre, en cachant l'arme sous les dentelles, avec des histoires d'amour, des paysages de campagne, à côté des descriptions hardies de la place publique. Le roman d'Eckmann-Chatrion appliqué à la Révolution, et manié avec plus d'audace sinon avec autant de talent. Quiconque a touché à ma vie y passera. Un mot d'inconnu, le soupir d'un pauvre, le geste du premier venu à sa signification révolutionnaire: dans certaines situations que créent le vice, la faim, l'orgueil, la loi.³⁰

³⁰ De Londres, sans doute janvier 1876. La mention d'Eckmann-Chatrion, après 1871, est assez rare et révélatrice pour qu'on la note.